

L'IMAGINAIRE ORIENTALISTE CHEZ MARGUERITE YOURCENAR¹

par Osamu HAYASHI (Université de Fukushima, Japon)

En 1937, le célèbre indianiste Sylvain Lévi, estimant le progrès considérable marqué par les études orientales en Europe, donne l'une des ultimes définitions de l'Orient :

Mais d'abord, qu'est-ce que l'Orient ? En principe, une simple expression géographique ; en fait, une conception brutale qui scinde l'humanité en deux tronçons, et qui remplace à ce titre la vieille notion hellénique des Barbares. Elle exprime, dans sa rudesse symbolique, l'orgueil satisfait de l'Occident en présence d'un monde entier qu'il englobe dans le même mépris.²

L'intention de Lévi était, bien entendu, d'exorciser la vieille notion d'Orient. Dans cette première moitié du XX^e siècle, l'Orient, qu'il soit proche ou extrême, s'imposait comme une réalité, une actualité politique et sociale, à peine compatible avec cet Orient que l'Occident avait imaginé, rêvé, fantasmé, créé pendant des siècles.

C'est à la même époque, en 1938, que Marguerite Yourcenar publie la première version des *Nouvelles orientales*, recueil de dix récits qui invite ses lecteurs au voyage de l'Europe à l'Asie, passant par les pays balkaniques, la Grèce et la Russie. Il est fort probable que le titre du livre, faisant référence aux *Nouvelles asiatiques* (1876) de Gobineau³, avait, déjà pour le lecteur de l'époque, une sonorité relativement démodée, poussiéreuse, en désaccord avec le temps. Si l'attitude rétrograde de Yourcenar est maintenant bien connue, nous sommes tout de même en droit de nous demander comment un écrivain digne

¹ La présente étude a été réalisée grâce à une bourse de recherches ("Grant-in-Aid for Encouragement of Young Scientists") de la Société japonaise pour la promotion de la science (Japan Society for the Promotion of Science).

² Sylvain LÉVI, « Les études orientales, leurs leçons, leurs résultats », *Mémorial Sylvain Lévi*, Paris, P. Hartmann, 1937, p. 86.

³ « Le titre est un peu ambigu : j'avais sans doute pensé aux *Nouvelles occidentales* (sic) de Gobineau ; mais après tout la Grèce et les Balkans, c'est déjà l'Orient, du moins pour le XVIII^e ou le XIX^e siècle. Pour Delacroix, pour Byron, en effet, les Balkans se ressentent d'avoir été longtemps terre d'Islam » (*YO*, Livre de poche, 1990 (1^e éd. : Le Centurion, 1980), p. 108).

de ce nom pourrait être insensible à l'évolution du temps, plus précisément à la décomposition de l'Orient imaginaire. Faudrait-il lire les *Nouvelles orientales* uniquement dans leur indifférence au temps présent et dans leur appartenance à la littérature « orientaliste » des siècles passés, qui produisait et reproduisait une abondance de fausses images de l'Orient ? Telles sont les questions auxquelles la présente étude tentera de répondre.

Nous savons que, dans le domaine politique et social aussi bien que littéraire et artistique, l'orientalisme est l'un des phénomènes caractéristiques du monde occidental du XIX^e siècle. Le contact étant facilité par le développement des moyens de transport et par l'expansion du commerce international, nombre d'écrivains nourrissaient leur imaginaire, soit par leur propre voyage, soit à travers un Orient abondamment importé, rapporté, reporté, écrit ou traduit. Si, comme le dit Edward Saïd dans son fameux essai *Orientalism*, l'eurocentrisme était continuellement sous-jacent à tout orientalisme, ce qui intéressait le plus les écrivains du point de vue créatif et qui reliait le plus leur plume à leur goût d'exotisme était l'aspect pittoresque de l'Orient, son extériorité *digne de peindre* et de décrire.

En 1846, Théophile Gautier, l'un des premiers écrivains passionnés par l'Orient, rédige *Le Pavillon sur l'eau*, conte chinois qui parle de deux pavillons construits dans un même étang, pourtant séparés par un rideau de feuillage, et de deux jeunes gens qui s'aiment à la vue de leur reflet respectif sur la surface miroitante de l'eau. L'intérêt de Gautier, père de l'Art pour l'Art, porte moins sur la présentation des mœurs chinoises que sur le jeu de contrastes dans la description, inspiré de la fameuse dichotomie du Ying et du Yang. Plus tard, Flaubert, suivant l'exemple de Gautier, mais plus historien que visionnaire, développe dans *Salammbô* la description minutieuse, presque médicale, de toutes espèces d'excès, de la barbarie et de la mort spectaculaires dans la Carthage antique. Sur un tout autre registre, Pierre Loti, ayant parcouru en navire les quatre coins de l'Orient, se permet tout un bazar de fioritures exotiques dans ses romans comme *Aziyadé* (1879) ou *Madame Chrysanthème* (1893).

Il serait possible de discerner le sillage de ces écrivains dans les *Nouvelles orientales*. Après deux romans intimistes, *Alexis* et *La Nouvelle Eurydice*, où le regard de l'auteur-narrateur était tourné plutôt vers les paysages intérieurs psychologiques, Yourcenar choisit de regarder ailleurs et de se livrer à un exercice de description extravertie. Pour raconter des histoires diversement orientales et intensément colorées par la violence, la cruauté, la douleur, la mort,